

LIBERATION !

Avez-vous vu, dans les bureaux froids de la police ou de la gendarmerie, les militaires taper à la machine, un doigt après l'autre, et s'arrêtant encore dans l'intervalle pour chercher sur le rapport les mots à constituer ? C'est le rythme de l'armée, le rythme de la caserne, le rythme aussi, hélas ! de l'école traditionnelle, le rythme de tous les organismes pour qui le travail n'a pas de sens humain et qui s'occupent, bien ou mal, pour tuer le temps.

Notre génération a eu le triste privilège de connaître l'armée, la police, la gendarmerie et l'école traditionnelle. Elle a le droit d'en parler avec sévérité.

Elle a connu la guerre. Mais la guerre, ce n'était pas toujours, je vous assure, le rythme du poste de police et de la caserne. Si vous nous aviez vu creuser notre trou quand les balles de mitrailleuses sifflaient jusqu'à nous faire coller à la terre ; et courir, malgré notre barda, sur les espaces libres qu'arrosaient les shrapnells ! Nous n'avions plus besoin que l'adjudant nous observe ou nous secoue ; c'est nous qui savions le bousculer au passage, car la nécessité était là qui faisait loi. Et quand, au cantonnement, par un souvenir nostalgique du temps de caserne, le capitaine ordonnait une revue, il fallait nous entendre rouspéter : « Qu'il vienne là-haut, la faire sa revue... on lui apprendra ce qu'est la guerre ! »

Et alors, parce que le travail cessait d'être motivé, reparaisait à nouveau l'atmosphère de travail de caserne, au rythme de caserne, où chacun ménage sa peine et esquisse les corvées.

Nous avons fait ensuite l'expérience Hitler, avec Pétain qui glorifiait et incarnait la discipline de l'armée dont il vantait les vertus.

Les Français se sont mis à travailler comme on travaille en caserne, comme on travaille dans les classes au rythme de la caserne, avec l'esprit de caserne. Ils ont fait semblant de travailler pour qu'on ne les suspecte pas ou qu'on ne les mène pas au piquet ou au cachot. Il en est qui se sont laissé prendre, ou qui ont écopé au hasard, comme dans les classes, quand un encrier est venu s'étaler sur le mur. Personne ne veut se dénoncer... Les Français ne sont pas des mouchards... Alors, punition collective et otages. Nous avons connu cela dans nos classes avant d'en subir la rigueur sous l'occupation.

Mais qu'un homme se lève un jour, qui appelle à l'action libre, pour des buts voulus et compris, dans une atmosphère de confiance et de travail : alors, c'est le maquis et la libération, c'est le travail exténuant, les risques, l'héroïsme et le sacrifice. C'est la course à qui fera le mieux, à qui réalisera le plus intelligemment, à qui sera le plus efficient et le plus généreux.

Alors, la jeunesse atteint les sommets. Mais il n'y a plus ni adjudants ni caserne. Il y a les efforts unis pour la conquête humaine d'une nouvelle vie.